

Zitierhinweis

Rogers, Rebecca: Rezension über: Amanda Vickery, Behind Closed Doors. At Home in Georgian England, New Haven: Yale University Press, 2009, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2012, 3.1 - Genre, S. 781-783, DOI: 10.15463/rec.1006381164, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

XVIII^e siècle qu'au Siècle d'or. Faute de comparaison internationale, la question de la spécificité néerlandaise de la forte participation professionnelle des femmes, et ses conséquences pour la croissance économique précoce, reste toutefois en suspens. L'orientation internationale que la carrière de l'auteure a prise depuis la soutenance de sa thèse peut cependant nous faire espérer qu'elle reviendra un jour sur cette question.

ANNE WEGENER SLEESWIJK

1 - <http://socialhistory.org/en/projects/womens-work-early-modern-period>.

Amanda Vickery

Behind Closed Doors: At Home in Georgian England

New Haven/Londres, Yale University Press, 2009, XVIII-382 p.

En 1929, Virginia Woolf dénonce la hiérarchie sexuée des jugements culturels : « Ce livre est important, déclare la critique, parce qu'il traite de la guerre. Ce livre est insignifiant parce qu'il traite des sentiments des femmes dans un salon. ¹ » Quatre-vingts ans plus tard, Amanda Vickery s'associe à Woolf dans sa relecture des rapports entre les sexes en prenant le foyer comme point d'entrée. En ouvrant la porte, on découvre que la maison n'est pas un lieu insignifiant où les femmes cousent des sacs de lavande en buvant un thé ; le souffre de la guerre y est peut-être absent, néanmoins le foyer est un lieu marqué aussi bien par le conflit et les inégalités que par le confort et le recueillement. L'histoire du foyer pendant le long XVIII^e siècle (de la révolution de 1688 au Reform Act de 1832) met au jour les sentiments, mais aussi et surtout les relations de pouvoir qui déterminent le statut social et les choix de vie des hommes et des femmes. A. Vickery définit son sujet comme l'expérience des intérieurs saisie à la croisée d'une histoire de l'architecture et de la famille, de l'histoire du genre et de l'histoire économique. Ce projet ambitieux offre une belle démonstration de ce que l'histoire culturelle matérielle

pensée sous l'angle du genre peut apporter à la connaissance des familles, et des rapports entre les sexes dans l'Angleterre géorgienne.

Auteure d'un livre qui a reçu de nombreux prix ², A. Vickery poursuit son analyse de la période géorgienne par l'étude des objets, des lieux et des rapports sociaux. D'emblée, elle précise qu'à cette période, la notion du privé, si importante dans l'appréhension des espaces de la maison, n'est pas opposée à celle de la sphère publique et n'est pas *a priori* associée au féminin. Il est « *un moveable feast* » bien différent de la vie privée analysée par Philippe Ariès ou Linda Pollock. C'est donc par le biais d'un repérage des seuils et des bornes à l'intérieur des maisons que démarre le livre qui prend pour objet les intérieurs de chefs de maisons londoniens, et exploite les rapports de tribunaux du Old Bailey afin de déterminer « la conceptualisation, la démarcation et la police » des espaces intérieurs (p. 28). À travers 265 procès tenus entre 1750 et 1780, l'historienne analyse le sens du public et du privé véhiculés par les rituels quotidiens – la fermeture des portes, par exemple – et les objets physiques comme les clés. Les rapports de police révèlent, avant la prolifération de la clef de maison au début du XIX^e siècle, le pouvoir des clés et de celui, ou de celle, qui les détient. Se lit en creux une représentation du privé qui n'est pas associée à un espace précis et qui est concrétisée, pour les pauvres, par un « *locking box* » (coffre à clés). Des gravures d'artistes comme William Hogarth, Francis Coventry et Joseph Glanvill, qui montrent l'esthétique des serrures dans les meubles d'époque, sont également mobilisées dans une démarche de « description dense » qui caractérise l'ensemble du livre.

La lecture du livre offre, en effet, une plongée fascinante dans le quotidien des familles ou des chefs de ménage. Ceux-ci sont surtout issus des classes moyennes ou aisées, étant donné les sources sur lesquelles A. Vickery s'appuie en priorité. Si les images et les procès d'Old Bailey fournissent quelques aperçus des vies des pauvres, la soixantaine de dépôts d'archives exploités renseigne surtout sur ceux qui écrivent et tiennent des comptes. Inventaires après décès, livres de comptes, correspondances et journaux intimes font découvrir

la place des objets dans les ménages, les débats sur l'ameublement des jeunes mariés, les difficultés des hommes seuls à tenir leur rang, ou la dépendance des vieilles filles lorsqu'elles paient des loyers à leurs sœurs mariées. Cette fresque des intérieurs, aussi bien modestes qu'aristocratiques, est d'autant plus saisissante que les descriptions, subtiles et souvent drôles, sont suivies dans chaque chapitre par une analyse stimulante où l'articulation des catégories de classe et de genre fait ressortir les inégalités de positionnement. On découvre notamment les jeux de pouvoir et la manière dont les femmes mariées et veuves, en particulier, usent de représentations sexuées pour exercer leur contrôle sur bien des aspects de la vie quotidienne. Ainsi, par exemple, l'exploitation du registre de correspondance du magasin londonien de tapisserie Joseph Trollope and Sons révèle qu'un quart seulement des clients sont des femmes. Néanmoins, l'analyse fine des lettres masculines, comme celle des prospectus publicitaires d'autres marchands de tapisseries, montre à quel point les marchands, comme les maris de ces familles de couches moyennes, font confiance aux femmes pour le choix des tapisseries et, par extension, de la décoration intérieure.

Behind Closed Doors ouvre ainsi une porte sur les pratiques du quotidien où les femmes et les hommes s'efforcent de créer un foyer conforme aux attentes individuelles et sociales de leur temps. Le livre s'organise en dix chapitres. Après avoir franchi le seuil de la maison, il est question de la vie des hommes célibataires, de l'installation des jeunes mariés, des pratiques de consommation des maris et des épouses, de l'organisation des maisons des élites, des tapisseries et du goût, des difficultés des femmes dépendantes, ainsi que des habitudes domestiques des femmes célibataires et du travail décoratif et artisanal des femmes. Le dernier chapitre – intitulé « Le sexe des objets ? » – explore cinq catégories d'objets qui révèlent qu'en effet, les contemporains associent le masculin ou le féminin à tout un ensemble d'objets et de matériaux, mais que leurs usages quotidiens traduisent une plus grande souplesse. Il est question ici des objets

scientifiques, des objets liés à la consommation du thé (*tea wares*), de la porcelaine ornementale et de la menuiserie d'art. Certes, une grammaire de genre existe, qui se développe dans la publicité et qui, progressivement, définit le féminin dans un registre esthétique relativement restreint. Mais les pratiques culturelles ne sont pas pour autant déterminées par ce vocabulaire. Les femmes se passionnent pour la science « aimable », et leurs intérieurs sont encombrés de télescopes et de baromètres ; les hommes dépensent des fortunes pour la porcelaine ; les jeunes filles écrivent sur des bureaux massifs hérités de leurs pères ; hommes et femmes, pauvres et riches, goûtent les plaisirs d'une sociabilité organisée autour du thé.

Le regard panoptique d'A. Vickery (heureusement complété par un index onomastique et thématique) met au jour une histoire du foyer beaucoup moins centrée sur le couple qu'on aurait pu l'imaginer. Elle rappelle qu'en 1700, le mariage moyen ne durait pas plus de dix ans. Dans leurs intérieurs, ces femmes sont souvent célibataires ou veuves, ces dernières étant bien plus visibles dans les sources lorsqu'elles réaménagent leurs maisons, changent rideaux et parures de lit, ou achètent des tapis – qui sont de plus en plus en vogue. Plus surprenante, peut-être, est la relative absence des enfants. Certes, on apprend, à partir de l'analyse de trois livres de comptes tenus à la fois par le mari et la femme, que, dans ces couples, la femme paie les dépenses des enfants et surtout celles des filles. Mais le lecteur s'étonne de ne pas voir davantage les effets matériels de nouvelles attitudes envers l'enfant et son éducation, et ses conséquences sur le rôle des femmes (mère, gouvernante ou domestique). Où sont, par exemple, les jouets, les poupées et la littérature de jeunesse qui peu à peu construisent d'autres représentations de l'enfance, sexuées bien évidemment ? Cette absence est compensée par un chapitre passionnant sur le travail amateur des femmes – broderie, travail avec les coquillages (*shell-work*), silhouettes, collages et dessins – qui génère une culture commerciale correspondante.

Ce livre foisonnant de détails et d'illustrations s'engage aussi dans les grands débats

historiographiques concernant la place et l'autorité des femmes dans la maison, et le caractère sexué des pratiques de consommation. Contrairement à Deborah Cohen qui a étudié les intérieurs victoriens et situe l'influence des femmes en leur sein seulement après les Married Women's Property Acts des années 1880, les multiples exemples d'A. Vickery confirment le rôle important joué par les femmes bien avant³. Plus intéressant que de traquer qui gagne la bataille des rideaux de lits, elle cherche à « détricoter aussi bien les continuités que les pratiques nouvelles dans les juridictions des femmes et des hommes » (p. 301). Les maisons dont il est question restent patriarcales, elles accueillent une population plus large que la famille nucléaire, mais un certain nombre de changements les affecte, redessinant les significations et les fonctions de la maison et créant des failles dans l'autorité masculine. A. Vickery souligne quatre grands changements : la diffusion d'une pratique de la visite dans les classes moyennes, le développement d'une nouvelle grammaire du goût, l'accessibilité d'un grand nombre d'objets ornementaux et la promotion commerciale de l'artisanat féminin. L'importance d'une sociabilité domestique, et les transformations des espaces intérieurs qui en résultent, étendent et renforcent le domaine des femmes qui règnent de manière de plus en plus rationnelle sur la maison. Bien sûr, cet idéal n'est pas vécu par toutes les populations de l'ère géorgienne, mais l'auteur montre de manière convaincante à quel point la maison est un objectif partagé, et à quel point ses dispositions intérieures, son organisation et ses objets nous éclairent sur la société du long XVIII^e siècle anglais.

REBECCA ROGERS

1 - Virginia WOOLF, *Une chambre à soi*, trad. par C. Malraux, Paris, Denoël, 1992, p. 110.

2 - Amanda VICKERY, *The Gentleman's Daughter: Women's Lives in Georgian England*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1998.

3 - Deborah COHEN, *Household Gods: The British and their Possessions*, New Haven, Yale University Press, 2006.

Joan Sherwood

Infection of the Innocents: Wet Nurses, Infants, and Syphilis in France, 1780-1900
Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, XIII-214 p.

Voilà un livre étonnant sur un sujet original : la contamination des nourrices par des enfants atteints de syphilis. L'adulte contaminée par un enfant et non pas, comme dans le cas du sida, l'enfant contaminé par sa mère. Une question de santé publique qui prend naissance au siècle des Lumières, avec la création en 1780 d'un hôpital consacré aux soins des enfants atteints de syphilis. L'hôpital aura une durée de vie assez brève, dix ans, mais il est l'objet de toutes les attentions scientifiques, d'où des matériaux qui offrent à Joan Sherwood la possibilité d'une solide étude.

Le livre comporte six chapitres qui forment en réalité deux grandes parties. Dans la première, l'auteure expose les connaissances acquises jusqu'au XVIII^e siècle et la réalisation de l'hôpital de Vaugirard. Dans la deuxième, elle montre comment cette expérience a inspiré des pratiques publiques et privées au XIX^e siècle, les familles engageant une nourrice pour allaiter un enfant infecté, avec le soutien de leur médecin. Instrumentalisées par les familles, certaines nourrices, devenues malades et ayant contaminé leur famille, ont protesté, porté l'affaire devant les tribunaux, et obtenu réparation.

L'auteure a compulsé la littérature médicale des XVIII^e-XIX^e siècles, utilisé les archives de l'hôpital de Vaugirard et étudié le cas d'une trentaine de nourrices protestataires. Un matériau riche et diversifié en somme.

Le mécanisme de la transmission de la syphilis par la mère au nourrisson est mal connu au XVIII^e siècle : on est persuadé à l'époque que le traitement de la syphilis congénitale ne peut s'obtenir que par le mercure. Selon la théorie des humeurs, ce métal est censé, dans sa version chimique, neutraliser le « virus » par son affinité avec le fluide pathogène ; dans sa version mécanique, il pénètre les tissus du patient, pulvérise les particules touchées, les conduit dans le flux sanguin pour finalement les faire sortir du corps par la transpiration et